

Ce chapitre promet d'être compliqué, car il va se saisir d'un sujet qui n'est pas explicitement traité, sous la forme qui sera la sienne, au fil de ses 10 articles.

Ainsi, en majorité, l'on vante les mérites de ce qui est dit bien et l'on condamne les effets de ce qui est dit mal. Par tradition, au sens propre du terme, ces deux tendances sont analysées de coutume, de façon séparée.

Ce que je m'apprête à démontrer est qu'elles sont susceptibles de générer un équilibre lorsqu'on les confond, tellement que le mal, au sein de cet ensemble, ne se distingue pas plus que le bien.

Ce constat s'avère visible au sein du réel, dans la nature notamment, où ce qui se vérifie ne semble pas céder de place à ces deux notions et donne corps à une harmonie spécifique, faisant à ce même propos que le bien comme le mal n'apparaît pas.

D'entrée de jeu, une question se pose : si nous sommes les seuls, nous qui nous sommes appelés Humain, à détenir de ces deux conséquences, une lecture en l'occurrence séparée, avant de savoir s'il est judicieux de les appréhender de la sorte, ne vaut-il pas mieux, comme entrée en matière, se demander comment cela se fait-il que nous les distinguions ainsi à distance l'une de l'autre.

Nous pencher ainsi sur ce qui nous vaut cette approche nous permettrait, je pense, d'avoir de nous-mêmes autant d'appréciations différentes.

Car si entrevoir le mal d'un bord et le bien de l'autre est de l'ordre d'une anomalie, cela pourrait sous-entendre que cette scission entre ces deux finalités dans le réel, en termes de fonctionnalité, n'a pas lieu d'être.

Dit autrement, positionné sous le joug de cet état particulier, vous ne pouvez pas vous dire bon, pas plus que vous pouvez vous dire mauvais, pour considérer que le bien ne peut être le bien qu'il paraît être à partir de lui seul et le mal, à son tour, ne saurait être le mal qu'il est, isolé tout autant.

Je me doute que ce que je suppose suscitera autant de scepticisme, puisqu'il est entendu que ces deux aspects produisent des effets qui appartiennent très précisément à un bord et ne peuvent être confondus avec le bord opposé, cette conclusion tant instituée étant en capacité de nous dire soit d'un camp soit de l'autre.

L'on me rétorquera même que ma distinction peut être jugée comme dangereuse, si ces deux extrémités démontrent une même non-efficacité, pourquoi alors nous évertuer à nous vouloir bon.

En guise de première réponse, je rétorquerai que nous ne sommes jamais bons, au mieux, réussissons-nous à ne pas nous faire mauvais, comme nous ne sommes jamais mauvais, au pire, ne réussissons-nous pas à nous faire bons.

Certains s'énerveront à ma précision, en assurant que je joue sur les mots, hélas, je redoute que la suite de mon explication ne les contrarie plus encore, celle-ci, par ce qu'elle prétend, indiquant de plus belle que le bien et le mal ne sauraient se suffire de ce qu'ils sont, à savoir que l'on ne peut être totalement bon ou totalement mauvais, au mieux parvenons-nous, pour correspondre à l'un des deux genres, à ne pas nous montrer totalement absorbés par son contraire.

Pour me faire plus précis, je vais user de mon exemple fétiche, à savoir le Lion. Ainsi, ce n'est pas tant qu'à travers les agissements de celui-ci le bien comme le mal ne se distingue pas, c'est avant tout que, de cet état de fait, pour le Lion comme pour toutes les autres espèces de ce monde, nous non compris, se dégage une totalité.

Formulé autrement, le Lion est tellement le Lion qu'il est, que cette entièreté ne confère au mal comme au

bien, cet espace par lequel il leur est possible de se manifester indépendamment.

Certains, franchement dérangés par mon développement, diront non seulement que mon argumentation ne tient pas la route, mais que si de notre statut s'aperçoivent et le bien et le mal, cela indique de nous que nous bénéficions d'une supériorité potentielle, que nous nous devons d'assumer, pour qu'elle ne se retourne pas contre nous, en veillant à nous faire bons, ou à ne pas nous faire mauvais.